

De la crise à l'impasse dans la cure psychanalytique
From crisis to impasse in the psychoanalytical cure
De la crisis al callejón sin salida en la cura psicoanalítica
Da crise ao impasse em um tratamento psicanalítico

Danielle Bergeron

Volume 35, Number 2, Fall 2010

Impasse thérapeutique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1000551ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1000551ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (print)

1708-3923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bergeron, D. (2010). De la crise à l'impasse dans la cure psychanalytique. *Santé mentale au Québec*, 35(2), 13-29. <https://doi.org/10.7202/1000551ar>

Article abstract

The question of impasse in the treatment and strategies utilized and solutions offered by the clinician to resolve them brings us to take an analytical look at factors that constitute critical situations encountered in the clinical setting. What appears crucial is first the necessity to distinguish moments of crisis from moments of impasse. Often, the demand for analysis is based on a moment of crisis in one person's life, a repetitive and prolonged crisis that the person was unable to solve with the usual means of friendly help and awareness or again with other therapeutics available. For others, a situation of impasse presented itself and left the person in a suspended state of his life, in a breakdown of creativity. In this article, in the light of our own psychoanalytical problem, we will distinguish between the crisis of the impasse by situating it in the logic of this particular and decisive stage of a cure of what is castration. We will identify the possibilities of resolution of the crises as well as conditions to envisage and overcome impasse in a constructive way in a psychotic or neurotic subject.



De la crise à l'impasse dans la cure psychanalytique

Danielle Bergeron*

La question des impasses dans le traitement et des stratégies utilisées et solutions offertes par le clinicien pour régler ces impasses nous amène à jeter un regard analytique sur les facteurs constitutifs des situations critiques rencontrées en clinique. Ce qui nous est apparu comme crucial c'est tout d'abord la nécessité de distinguer les moments de crise des moments d'impasse. Souvent, la demande d'analyse se fonde sur un moment de crise dans la vie d'une personne, une crise répétitive ou prolongée, qu'elle n'a pas pu résoudre avec les moyens usuels d'entraide amicale et de prise de conscience ou encore par les diverses thérapies accessibles. Pour d'autres, une situation d'impasse s'est présentée qui a laissé la personne comme en suspens quant à sa vie, en panne de créativité. Dans ce texte, compte tenu de la problématique psychanalytique qui est la nôtre, nous distinguerons la crise de l'impasse en les situant dans la logique de cette étape particulière et décisive d'une cure qu'est la castration. Nous identifierons les possibilités de résolution des crises ainsi que les conditions pour envisager et surmonter l'impasse de façon constructive chez un sujet, qu'il soit psychotique ou névrosé.

La distinction entre la crise et l'impasse

Le psychotique entre en crise lorsqu'il rencontre dans la réalité quelque chose qui s'oppose à l'exécution de son entreprise et que malgré cela il refuse de renoncer à son projet de construction d'une nouvelle humanité nettoyée de ses tares destructrices ou à son ambition de réparer le défaut qui mènerait inéluctablement le monde vers un gouffre. Le problème ici n'est pas nécessairement le « diagnostic » qu'il fait d'un système politique « pourri » ni non plus les arguments qui soutiennent son engagement, le problème qui rend sa cause « délirante » c'est qu'il fait reposer sur ses seules épaules le succès d'une entreprise de reconstruction du monde ou d'une partie de l'univers. Il soutient qu'il doit y parvenir par des corrections qu'il fera au système du langage lui-même ou encore par le sacrifice de sa propre personne dans la soumission à la volonté d'une instance supérieure qui a pris son corps en otage pour le transformer en une machine de régénération de la population terrestre.

* Psychanalyste et psychiatre. Membre du GIFRIC et de l'École freudienne du Québec.

Le névrosé quant à lui se retrouve en situation de crise lorsque la solution de compromis dans laquelle il a fait son nid ne fonctionne plus c'est-à-dire qu'elle n'entraîne pas ou plus les résultats qu'il escomptait. En cherchant à s'adapter et à répondre aux exigences de performance et de rendement qui tissent sa réalité quotidienne, avec la famille, les amis, le travail, il a fait le mauvais choix : il a renoncé à ses aspirations les plus intimes, ce dont il fait maintenant le reproche aux autres dans l'accusation voire l'invective active ou le passage à l'acte ou encore dans la passivité implorante d'une prostration mélancolique. Pour le névrosé, la crise survient quand la solution de compromis ne tient plus la route et n'amène que des frustrations. Ce qui, à ce point, distingue la crise de l'impasse c'est leur issue respective. Dans la crise, une prise en compte des choix passés et leur réévaluation à l'aune des frustrations et insatisfactions actuelles ouvre sur un certain nombre de choix qui, s'ils ne sont pas toujours faciles à faire, sont au moins disponibles. À la crise, il y a des solutions connues. Reste à prendre la décision et à faire les choix qui entraîneront nécessairement une situation de perte dans le ronron familial que le compromis visait à éviter. Tout compte fait cependant, la perte encourue sera compensée par un gain personnel de satisfaction ; c'est ce que souligne le psychologue psychiatre polonais Kazimierz Dabrowski lorsqu'il qualifie la crise de « croissance mentale par la désintégration positive » (Dabrowski, 1967).

Avec la crise donc, il y a une issue possible extraite de choix connus par la personne ou repérables dans l'histoire de sa socio-culture parce que des situations de crise similaires ont déjà été rencontrées et solutionnées par des experts. La formation d'un thérapeute, ses connaissances, sa culture générale et la revue de la littérature l'habilitent ainsi à guider ou conseiller son patient sur les modalités de sortie de crise à partir d'un éventail de solutions connues et répertoriées. Dans la crise, le thérapeute peut dès lors établir des stratégies cliniques pour qu'il y ait une sortie de crise positive en amenant son patient à faire le meilleur choix pour lui sans qu'il ait à bousculer toute sa vie. Ainsi, il a des modèles à suivre pour le traitement de la crise chez la femme battue, chez le travailleur qui se fait harceler au travail, chez le toxicomane, l'alcoolique ou le borderline... Quand la personne arrive à faire des choix qui modifient les paramètres du compromis pour laisser un peu plus de place à des moments de gratification personnelle, tout en restant dans les limites de ce qui est acceptable socialement, l'application de ces modèles apporte des solutions suffisantes pour régler telle ou telle crise.

Dans l'impasse, au contraire, il n'y a pas de solution connue, pas d'expérience passée sur laquelle appuyer la résolution de l'impasse.

Même s'il faut faire un choix à défaut de quoi c'est la catastrophe ou la mort, il n'y a pas de choix disponibles, pas d'échappatoire, rien sur quoi se reposer pour prendre une décision, ni dans l'expérience passée de l'individu ou de sa socio-culture, ni dans l'histoire de l'humanité, ni dans l'érudition d'un thérapeute. La seule issue pour l'impasse, quand elle est réelle, c'est de créer du nouveau, inventer.

Lorsque nous avons été secoués l'an dernier par la crise financière qui a pris de court les citoyens américains, nous avons tous été placés, en fait, dans une situation d'impasse, situation que, avec le psychanalyste philosophe Willy Apollon, nous définirons comme « ces moments dans l'humanité où l'humanité doit créer de nouvelles manières d'être pour survivre » (Apollon, 2008-2009). L'académicien Michel Serres pointe avec humour les éléments de l'impasse financière où nous nous sommes trouvés en dégageant une dynamique nouvelle et originale entre les riches et l'ensemble des autres citoyens, apparemment absurde mais non moins étonnamment juste : « Pour que les pauvres, vous, moi, ayons dû courir de toute urgence au secours des riches, par l'intermédiaire de l'État, il aura fallu que les riches deviennent si colossalement riches qu'ils paraissent alors à tout le monde aussi nécessaires à notre survie que le monde lui-même. » (Serres, 2009, 6)

Le gouvernement américain a inventé une solution : prêter aux banques l'argent gagné durement par les citoyens ordinaires pour que les riches, et l'économie américaine, survivent ! Qui aurait cru qu'on en arriverait là ? Bien sûr il y a eu des objections musclées du Sénat avant que ce soit voté : nonobstant les enjeux politiques usuels des batailles rangées entre les démocrates et les républicains pour imposer leur pouvoir, la stricte proposition de financement des riches paraissait de prime abord totalement irrecevable, totalement hors norme. Mais, nul retour en arrière, nulle révision des choix antérieurs pour les réutiliser n'était possible. Rien de semblable n'avait eu lieu dans l'histoire de la société américaine ni dans celle de l'humanité. Il a fallu inventer. Malgré cela, nous devons nous rendre à l'évidence : la crise financière créée par l'impasse a été réglée mais l'impasse, plus globale que la crise ponctuelle ne l'a pas été ; les finances en fait n'en sont qu'un aspect et les solutions trouvées pour la crise ne régleront pas l'impasse. À preuve : les bafouilles de Copenhague sur une solution commune au réchauffement global.

L'impasse surgit de l'opposition radicale entre ce qui est recevable socialement et les visées subjectives issues des inconscients individuels.

L'impasse, c'est une mauvaise rencontre, qu'elle survienne dans une société donnée, dans l'humanité entière ou dans un individu. Elle apparaît comme une situation sans issue connue qui oppose ce qui est recevable socialement à ce qui est souhaité par l'individu. C'est ce que l'histoire de Monsieur Z démontre.

Après une peine d'amour vécue à l'adolescence, rien de va plus pour Monsieur Z. Découragé de ses difficultés relationnelles et amoureuses, de ses échecs académiques et de son incapacité à garder un emploi, même le plus simple, il commence à consommer des anabolisants et à faire de la musculation. Il veut se modeler un corps avec lequel il gagnera les concours de culturisme pour pouvoir un jour, du haut du podium, livrer son message de rénovation de la race humaine à la terre entière. Pendant quelques années, il vit selon lui très bien, seul dans son petit studio, en partageant son temps entre la télévision et la musculation et en se laissant porter, d'une part, à construire dans son imaginaire et dans les moindres détails les éléments du monde idéal qu'il a pour tâche de créer un jour et, d'autre part, à l'expérimenter dans son esprit. Il n'a pas d'amis et seulement de rares contacts avec sa famille mais, cela le satisfait. Quand il prend ses anabolisants, la mobilisation de son esprit autour du monde idéal le plonge dans un état euphorique et insouciant très agréable ; cela s'accompagne de phénomènes de transformation corporelle étranges et invraisemblables ouvrant sur des possibilités de clonage et de parthénogénèse.

Puis certains indices l'amènent à penser que son voisinage ourdit un complot contre lui. Il reconnaît aussi que depuis un certain temps il entend les voix de ses voisins à travers les murs de son studio, des voix insultantes qui le traitent de « tapette », de lâche ou de souris miquette. Un matin, il les entend dire qu'ils allaient lui régler son compte. Effrayé, il saisit un couteau de cuisine dans l'objectif de se défendre, va frapper à la porte de son voisin de palier et le menace de le blesser à mort s'il continue à lui faire peur. Arrêté par la police, il est amené à l'urgence psychiatrique, vu son comportement erratique et ses propos incohérents. Il reçoit un diagnostic de schizophrénie paranoïde, est considéré comme non coupable pour cause d'aliénation mentale, est placé sous la responsabilité du Tribunal administratif du Québec et se voit dès lors tenu de prendre des médicaments antipsychotiques.

Depuis, Monsieur Z a perdu tout intérêt dans la vie. Il n'atteint plus jamais l'état de béatitude où les drogues le plongeaient auparavant et n'a

plus aucun plaisir à surfer dans son monde imaginaire. Il a cessé de faire de la musculation car il n'en voit plus l'utilité. Il souffre de son isolement et s'ennuie dans son studio. Son psychiatre traitant est formel : il doit continuer à prendre sa médication sinon, il peut devenir dangereux pour autrui et de plus, c'est un ordre du juge. Monsieur Z n'a qu'une chose en tête, faire cesser la médication et il refuse toute activité de réinsertion sociale par carence totale de motivation, avance-t-il, à cause précisément de la médication. Vivant depuis quelques mois dans cette impasse totale, Monsieur Z fait une tentative de suicide grave : il prend la voiture de son père, part sur la route et provoque une collision frontale avec un poids lourd. Il s'en tire de justesse après plusieurs semaines de coma. Rétabli des conséquences de son geste désespéré, il a de nouveau qu'une chose en tête : faire cesser les médicaments qui l'empêchent de vivre. L'impasse perdure. Il veut à tout prix retrouver son état psychique antérieur où il circulait, seul et sans déranger personne selon lui, dans son monde imaginaire et pour cela, il n'envisage qu'une solution : qu'un autre psychiatre accepte de faire cesser sa médication. Au psychanalyste qu'il rencontre alors, il fait la même demande, qu'il intervienne pour faire cesser l'injection afin qu'il retrouve le plaisir de vivre dans son imaginaire et aussi le goût de faire des choses. Il demeure intransigeant sur cette condition préalable à une démarche de sa part, quelle qu'elle soit.

L'impasse est totale et sa vie, qu'il juge inutile et impossible à vivre sans les temps d'euphorie connus auparavant, continue d'être sur « la sellette ». Ce qu'il souhaite est irrecevable socialement. Avant son geste violent, il n'y avait déjà pas de place dans le champ social pour l'expression de ses élaborations délirantes bien qu'elles occupaient tout le champ de sa conscience et de ses rapports sociaux. Depuis qu'il a perdu son contrôle pulsionnel et qu'il est passé à l'acte en posant un geste menaçant la vie d'autrui, il a de plus perdu la liberté, celle dont il jouissait avant, de pouvoir vivre en reclus sans rendre de compte à personne, nourri par son seul monde imaginaire.

Le psychanalyste et l'impasse

Face à l'impasse, le psychanalyste lance une bouée au sujet : il pourrait venir lui parler, à lui qui n'est lié à aucune institution et qui ne fera rapport à personne des propos qu'il tiendra. Il pourrait venir parler sur une base régulière de cette expérience unique qui occupe son esprit depuis des années afin d'y voir plus clair et de repérer ce qui a fait défaut au point de lui faire perdre sa liberté. Le psychanalyste accueille le sujet et sa parole sur les représentations mentales et les pensées rejetées par

la société. Avec le psychotique, il l'incite à dire ce qui occupe son esprit pour qu'en nommant les représentations mentales auxquelles il s'est attaché, et par l'effet de coupure qu'exerce la parole prononcée sur l'assujettissement à la jouissance de l'autre imaginaire, le psychotique arrive à prendre un recul suffisant pour parvenir à considérer un espace de possible, à inventer un avenir pour les représentations mentales exclues du lien social par les règles et les idéaux du collectif. L'acte du psychanalyste contient une limite : non seulement il ne possède pas la solution à l'impasse du patient mais surtout il ne peut pas prendre à la place du psychotique la décision de s'engager dans un travail dont il ne peut pas connaître à l'avance les résultats. Si le passé et le présent sont contrôlables, du moins en apparence, l'avenir échappe. Les religions se sont élaborées sur cet état de fait : l'être humain y adhère pour « régler » l'angoisse de l'avenir en refoulant la peur de la mort. Il devient clair que seul le sujet concerné peut alors prendre le risque de reconsidérer les pensées qui meublent sa vie actuelle par rapport à leur recevabilité sociale pour modifier sa position. Dans le cas de Monsieur Z, de toute évidence, la solution ne peut venir que de lui : il a à choisir l'acte à poser pour sortir de l'impasse paralysante qui l'accable. Ce n'est pas la société qui se pliera à ses conditions à lui ni non plus l'analyste qui agira à sa place.

L'impasse chez un sujet donné relève d'une incompatibilité tranchante entre ce qui est recevable pour la société et ce qui est souhaitable pour lui en tant qu'individu, ce qu'il caresse dans ses fantaisies, rêveries, ou délires. L'impasse c'est la confrontation d'un sans issue, la butée sur un mur ou un vide aux confins de la voie suivie jusque-là dans la vie et face auxquels la seule solution envisageable c'est d'inventer une nouvelle voie ou de reculer, de revenir en arrière, si c'est encore possible !

La règle conditionne l'existence de la société, le désir la met en péril.

Au ^{xx}e siècle, les avancées du savoir sur l'humain dans le champ social et psychanalytique ont été grandement alimentées par l'anthropologue structuraliste Lévi-Strauss qui, à l'occasion de ses études sur les systèmes de parenté, a identifié la notion de règle comme une contrainte indispensable. Pour lui, la règle est une condition inhérente à toute société. Pas de règle, pas de société. Bien sûr les règles et leur application varient d'une société à l'autre mais ce qui est patent c'est que la disparition ou l'abandon des règles se concluent nécessairement par la dissolution de la société impliquée (Joulia, 2008). Pour le structuraliste les règles sont la garantie d'une perte ou encore, comme l'a reformulé

le psychanalyste Jacques Lacan à partir de Socrate, l'expression de la reconnaissance d'une dette, celle que l'on contracte symboliquement pour vivre avec les autres. Pour le psychanalyste, la castration souligne en quoi une perte est le mode subjectif de règlement de cette dette que suppose une coexistence satisfaisante.

Élaboré à peu près à la même époque, l'existentialisme de Sartre prône des idées contraires à la théorie de Lévi-Strauss, à l'inverse de la règle et de la dette. Il a induit, par exemple avec mai 68, « une réaction contre les règles » soutenue par des « slogans » comme « il est interdit d'interdire » ou « on doit faire ce que l'on veut faire ». Cette opposition entre l'existentialisme sartrien et le structuralisme soulignée par Joulia (Joulia, 48) nous intéresse dans la mesure où elle cerne bien l'intention de la règle sociale qui est de ramener l'individu au souci du collectif alors que celui-ci aurait plutôt tendance à se replier sur ce qui donne corps à l'étoffe de sa vie : la jouissance expérimentée quand la pulsion se retrouve libre d'investir sans contrainte l'objet substitut de son désir et les représentations mentales qui y sont associées. C'est cette jouissance qu'expérimente la petite fille qui, aspirant à un amour exclusif du père, entretient des pensées secrètes de disparition de la mère ou quand Monsieur Z se perd dans les pensées délirantes qui le plongent dans un univers paradisiaque imaginaire.

Le point de vue structuraliste suppose nécessairement l'acceptation de compromis du côté du citoyen. Ces compromis priorisent le plaisir apporté par la réponse aux règles, idéaux, normes et valeurs promues par le groupe social plutôt que et au-dépens de la jouissance prise dans un certain type de réponses pulsionnelles à des pensées et fantasmes indicibles et exclus de la réalité sociale par les règles et les interdits qui les rejettent et les censurent. Toutefois, la réponse à la demande et aux exigences de l'autre imaginaire et du lien social tout comme le compromis sur l'essentiel, en l'occurrence l'objet du désir, mèneront tôt ou tard le bon citoyen à des situations de crise. Celles-ci, comme nous l'avons déjà souligné, se résoudront en élaborant de nouveaux accommodements, tout aussi raisonnables et réducteurs quant au désir que les précédents, car établis avec les moyens connus, offerts et acceptés par la société, des moyens qui répriment le désir inconscient en tant que nuisibles au bon fonctionnement de la société.

Avec son « interdiction d'interdire », l'existentialisme sartrien fait table rase de la règle et des moyens du passé. Tout comme pour les dadaïstes au début du xx^e siècle, l'impasse rencontrée devient dès lors manifeste ; si l'individu s'y tient ou s'y attarde, il n'aura d'autre choix que de créer pour faire une place au souhaitable pour lui. L'interdiction

d'interdire ouvre le champ à toutes les possibilités, c'est exact mais encore faut-il les inventer et les expérimenter. Pour le sujet en analyse, cela suppose de supporter l'angoisse et le sentiment de vide associés à la dissolution de son rapport au collectif. Ceci s'effectue à travers le « désarrimage » progressif mais global d'avec les repères de sens que soutenaient les idéaux et les interdits alors que la prise en compte de l'inadéquation assumée entre ce qui lui tient le plus à cœur et qui fonde sa passion — l'objet de son désir — et les réponses platement dérisoires que le monde peut lui donner quant à l'avenir de cet objet essentiel, le maintiennent pendant un temps suspendu à l'énigme irrésolue de son futur. C'est le temps de la traversée de la castration. À ce moment d'impasse dans la cure, l'analysant devra saisir l'occasion de créer du nouveau avec l'objet de son désir qui seul saura assurer la continuité entre son passé et l'inconnu de son avenir, un peu comme une mélodie fondatrice.

Antigone et les trois dimensions de l'impasse

Ceci nous conduit à distinguer trois dimensions de l'impasse. D'abord celle du désir inconscient du sujet, intérieur et subjectif — son lieu subjectif. En second, la dimension de l'espace social où le désir doit se développer — l'espace de la réalité. Enfin, le temps — le sien — comme dimension de ce qui est à venir et qu'on ne peut pas anticiper, celui du réel, de l'audible, de la pulsion et de l'objet de la représentation mentale. Dans son court exposé sur l'angoisse et son surgissement Jean Brun propose ceci : « quand l'humain cherche à justifier le lieu et le temps qui sont les siens, il se trouve acculé à une impasse » (Brun, 2006). Pourquoi ? Avant de répondre à cette question, définissons d'abord le désir inconscient comme cet élan irrésistible qui dirige l'être dans des chemins dont l'être ne sait pas où ils mènent. Cet accent d'absolu où s'enracine le désir inconscient double l'inconnu de ce qui est à venir en lui donnant une tonalité dramatique.

C'est la dynamique subtile et superbement campée par Sophocle, de ces trois dimensions de l'impasse qui selon nous imprègnent son « Antigone » de l'intensité poignante qui y retentit et nous interroge encore plus de deux millénaires plus tard, alors que les qualités profondément humaines du personnage traversent l'histoire de la littérature sans pâlir.

Antigone, fille d'Œdipe, décide de donner la sépulture à son frère Polynice tué lors du combat qu'il avait engagé contre son frère le roi Étéocle pour lui prendre le trône. Ce faisant, elle contrevient à l'édit de Créon, son oncle, devenu roi de Thèbes à la place d'Étéocle mort lui

aussi sous les coups de son frère. L'édit à la fois interdit de donner la sépulture à Polynice banni pour sa trahison, le livrant ainsi en pâture aux oiseaux carnassiers, et condamne à mort quiconque y contreviendrait. Rappelons ici que dans la Grèce antique, les rites funéraires associés à la sépulture étaient un devoir exercé par les proches du défunt pour lui garantir un accueil honorable auprès des morts.

C'est dans ce contexte que pour son acte, dont elle ne questionne nullement le bien-fondé, Antigone mourra, emmurée vivante dans un caveau. Sa sœur Ismène vers qui elle s'était d'abord tournée pour obtenir son aide, l'avait exhortée de changer sa position : tu veux ensevelir notre frère, mais c'est violer l'édit de Créon !, lui disait-elle. Pourquoi t'opposer à Créon, l'implorait-elle, tu t'exposes à une mort inéluctable ; pense à ton amoureux, à moi ta sœur qui se retrouvera bien seule, pense à la famille... Devant l'intransigeance d'Antigone, affolée, Ismène conclut : « que nos morts sous terre me le pardonnent, mais je n'ai pas le choix : je m'inclinerai devant le pouvoir ». Malgré tout dérangée à l'idée d'abandonner son frère aux vautours et à la déchéance, Ismène prétend ne pas avoir le choix alors qu'elle décide de s'incliner devant le pouvoir et de plier en regard de son devoir familial. Traitant la situation comme une crise, elle choisit le compromis pour ne pas risquer la mort, cette « affreuse fin qui la guette » si elle enfreint la loi. Elle se maintient dans l'espace de la réalité, celle de la Loi sociale, de la règle, et comme si elle avait pesé le pour et le contre, elle adopte une solution connue : la résignation, comme pour ne pas trop perdre. Et elle croit qu'elle pourra vivre avec ça.

Dans la même conjoncture, Antigone fait plutôt face à une impasse parce qu'elle est claire en regard de son désir qui, à cette époque, s'énonce dans une référence décidée aux prescriptions du Dieu Hadès « d'honorer les morts de notre sang ». C'est ce mouvement intérieur, inflexible à la pression et aux menaces extérieures, qui fait loi pour elle alors qu'il rythme son temps, sous-tend ses actes et détermine la position éthique non négociable qu'elle assume. Antigone privilégie la Loi des dieux à celles, arbitraires, des hommes. Elle répond aux lois non écrites soufflées par la voix des dieux à partir desquelles elle a formé ses propres valeurs, ses propres pensées, progressivement devenues les repères esthétiques de son esprit, ceux du Bien, du Bon et du Beau. Elles ont façonné son éthique et prévalent pour elle sur l'inconsistance des règles sociales, leurs biais narcissiques et leurs enjeux de pouvoir. Une phrase du texte indique bien les fondements non négociables de son acte, celui qui la conduira à la mort : « Prenant la loi en toi-même, vivante, ô destin inouï, tu vas descendre chez Hadès ».

Quoiqu'il en soit, depuis l'édit de Créon, la mort pour Antigone n'a plus aucun rapport avec la mort dans la réalité sociale. Elle le dit à sa sœur : « ma vie, il y a longtemps que je l'ai consacrée à mes morts ». La loi intérieure qu'Antigone honore et le lieu où elle se tient, c'est le lieu de son désir, là où elle reconnaît sa mélodie subjective. Alors qu'Ismène s'est résignée, Antigone reste ferme. Si elle avait renoncé à enterrer son frère, elle n'aurait pas pu continuer à vivre car elle aurait tué son désir. Il devient clair ici que le temps qui scande sa vie et rythmera sa mort, autrement dit, le temps que définit son rapport au désir et à la mort, est sans commune mesure avec le temps de l'horloge et des règles de la réalité sociale. En s'appuyant sur les interdits de Créon, Ismène pouvait calculer l'issue de sa décision. Le désir quant à lui projette l'être dans l'imprévisibilité car il le mène dans des chemins non fréquentés vers un lieu qui lui est étranger.

Une multitude de grands auteurs de tous horizons ont fait d'Antigone la « tragédie d'une héroïne solitaire » (Sophocle, 33). Du point de vue de l'observateur et de la société, c'est tout à fait juste. Toutefois, si l'on suit le texte, ce qui apparaît nettement ce n'est pas que cette grande dame ait voulu poser un acte héroïque ou s'offrir en sacrifice mais plutôt que son acte s'est tout naturellement inscrit dans sa vie comme l'unique acte à poser. L'acte est héroïque lorsqu'il est inéluctable pour le sujet, posé à ses risques et périls et que ses effets sont incalculables.

Antigone était face à une impasse, elle a, toute entière et dans une solitude assumée, suivi la seule constante dans sa vie, son désir. L'acte posé dans cette conjoncture est suivi d'une prise de position totalement nouvelle jusque-là pour un citoyen de Thèbes, femme en sus. Elle va voir le roi, conteste son ordonnance, lui dit « ses quatre vérités » dirions-nous aujourd'hui, conteste l'exercice de son pouvoir et l'accuse d'être un mortel qui viole les lois divines et abuse de son pouvoir pour satisfaire ses frustrations personnelles. À court d'argument Créon lance : « Moi vivant, ce n'est pas une femme qui fera la loi. » (Sophocle, 64)

Ce qui sépare l'impasse de la crise : l'exposition à la castration

Nous avons proposé que la solution inventée pour clore l'impasse a un aspect d'imprévu et d'inconnu qui échappent au sujet qui la crée. Sur ce point encore le texte de Sophocle est remarquable : il ne se termine pas sur la mort d'Antigone. Il se prolonge pour mettre en scène deux suicides, celui d'Hémon son amoureux et celui de la mère d'Hémon, respectivement fils et épouse de Créon. Antigone ne pouvait soupçonner que sa décision arrêtée d'enterrer son frère, prise dans la

plus grande solitude, pouvait avoir ces conséquences. C'est aussi ce que nous rencontrons dans la clinique : comme un jeu de dominos, la résolution de l'impasse appuyée sur la prise en compte du désir inconscient, entraîne des réactions imprévisibles dans l'entourage car elle modifie radicalement la dynamique des relations du sujet avec ses proches.

Nous l'avons déjà posé : les crises relèvent de difficultés d'ajustement dans les rapports de compromis que fait l'individu pour répondre aux exigences de la collectivité et se conformer aux idéaux et interdits parentaux en acceptant de perdre et de renoncer à ce qui nourrit ses pensées, attise ses passions et lui apporte vraiment satisfaction, son désir inconscient. Les crises peuvent se résoudre en alliant les connaissances, la technique et l'expertise du thérapeute avec la bonne volonté et les acquis du patient en regard de ce qui lui a déjà réussi dans la vie. Si les choix faits pour résoudre la crise impliquent une certaine perte, un déchirement, c'est une perte compensée par un gain de satisfaction envisagé et calculable car repérable dans le discours du collectif. Mais le compromis c'est aussi, à court ou à long terme, une mort au désir. C'est tristement ce qui arrive de nos jours à bien des mélancoliques, à ces personnes qui ont passé leur vie à soupeser et évaluer les réflexions et remarques critiques de leurs parents et amis sur leur façon de mener leur vie pour tenter de mieux se conformer, comme si c'était aussi ces autres qui, le temps venu, allaient souffrir et mourir à leur place !

Même quand l'individu vit confortablement dans le compromis, cela n'empêche pas l'énergie pulsionnelle de continuer d'investir sans relâche les pensées ou représentations mentales qui quêtent l'objet perdu, pensées censurées par le collectif parce qu'elles distraient le citoyen, l'empêchent, comme le remarquait Freud, de s'appliquer à travailler pour bâtir et entretenir la vie sociale (Freud, 1971). Les représentations censurées investies par l'énergie pulsionnelle sont une menace pour les instances critiques de préservation du moi qui la signalent par l'angoisse (Freud, 1981). Si alors les formules de compromis sont épuisées ou caduques et que la crise provoquée par la poussée du désir n'arrive pas à se résoudre, l'énergie pulsionnelle va investir le corps et s'y inscrire. La charge accumulée provoquera ensuite le passage à l'acte ou encore la formation d'un symptôme plus ou moins mortifère.

C'est cette conjoncture qui a plongé Monsieur M dans l'impasse lorsqu'au cours de son analyse il a dû subir une chirurgie pour une masse cancéreuse à développement rapide. Dans les semaines qui suivent l'opération, encore secoué par la peur de mourir qu'a causée son cancer, il rêve : il porte dans ses bras une masse inerte à forme

irrégulière et à texture étrange, son cancer. Au moment de l'offrir à sa mère, la masse devient le corps mort de son petit frère. Il se réveille sidéré. Son récit d'amour filial respectueux pour une mère idéalisée et chérie vient d'éclater. En fait, cet « amour » qu'il entretenait depuis son enfance avec les fantaisies préconscientes que dans la séduction il avait pu caresser, d'avoir la place du frère auprès de sa mère, dévoilait maintenant sa nature obscène et funeste. Comme si parce qu'irrecevable dans le discours et innommable par le sujet, l'investissement pulsionnel de la représentation mentale du meurtre du frère en vue d'acquérir l'amour exclusif de la mère qui agissait pourtant depuis l'enfance dans l'esprit et le corps de cet homme, n'avait pas trouvé d'autre mode d'expression que l'activation de son inscription dans son corps par la production d'une « tumeur ». Ce « tu meurs » adressé au frère l'avait placé lui en danger de mort pour qu'enfin il puisse aborder ce vœu meurtrier. Sans le rêve et la représentation mentale aussi troublante qu'impossible, Monsieur M n'aurait probablement jamais eu accès aux raisons inconscientes de la maladie mortelle qui l'avait accablé.

Dans son analyse, il s'est alors mis au travail de reconsidérer ses relations amoureuses, ses liens aux hommes modelés sur le lien de compétition bordé de cruauté sournoise établi depuis l'enfance avec son frère, son choix de carrière, etc. Il le faisait maintenant à travers le prisme de la représentation mentale déconcertante que son rêve avait révélé et sur lequel reposait, à son insu, son lien fantasmatique à sa mère, un lien adossé à une jouissance mortelle. Ce n'est pas tout. Le fait de reconsidérer son passé à la lumière de la représentation mentale obscène ne suffirait pas. Si le cancer avait causé une crise dans sa vie actuelle ainsi que de nombreux bouleversements et questionnements sur son rapport à la vie et à la mort, la représentation mentale du cadavre du frère offert à la mère l'avait plongé dans l'impasse car les moyens dont il disposait jusque-là pour faire face à cette situation s'avéraient piégés puisque liés à des enjeux de séduction et à des ambitions malsaines qui avaient empoisonné sa vie.

En effet, ses relations aux autres, ses choix de vie, ses liens amoureux, son engagement en société avaient été construits au cours des ans à partir d'une appréhension des événements qui ne tenait pas compte de la représentation fournie par le rêve. Comme disait Lacan : ils étaient fondés sur des décisions prises à une époque pour laquelle il y a prescription. Actuellement, Monsieur M doit créer du nouveau, trouver des moyens inusités ; il ne peut plus se contenter de construire un nouveau compromis avec les moyens et les outils développés auparavant, comme pour une sortie de crise. S'il ne veut pas prendre le risque de développer

de nouveaux symptômes graves qui continueraient d'exprimer l'insistance de la jouissance occulte prise dans la représentation mentale dont il n'aurait pas tenu compte, il doit opérer un changement radical dans sa façon de vivre. Confronté à l'impasse, il entrevoit ce qu'il aura à perdre : plus spécifiquement, la relation à sa conjointe volage à laquelle il s'était accommodé au cours des ans préférant, disait-il auparavant, ce qu'il appelait « les interminables triangles », à l'idée de vivre seul. En fait, il découvrirait maintenant plutôt que s'il ne voulait pas y renoncer même s'il en souffrait c'est que sa relation à sa femme entretenait chez lui, à son insu, une jouissance : celle où, dans le jeu répété de la démolition systématique des amants de sa femme suivie du retour de celle-ci au nid conjugal, il revivait le triangle imaginaire qu'il formait avec sa mère et son frère. L'entretien de cette jouissance dévastatrice et mortifère étant devenue un savoir, il ne pouvait agir autrement qu'en repensant de fond en comble l'ensemble des relations importantes de sa vie afin de quitter l'espace de compétition où se jouait jusque-là sa réalité. Dans l'impasse, Monsieur M était exposé à la castration et la perte intrinsèque qui en fonde l'essence : perte de ses illusions, perte de sa naïveté dans ses relations interpersonnelles bien sûr, mais plus spécifiquement, constat saisissant de l'action insoupçonné du censuré dans le champ humain, là où l'inconscient agit en quête de l'objet perdu, à l'abri des prises de conscience et de la bonne volonté.

L'impasse : une mauvaise rencontre qui ouvre un « chemin pour la liberté » (Sartre)

Si nous nous sommes attardés à l'histoire d'Antigone c'est qu'elle demeure très actuelle et qu'elle pourrait tout aussi bien être celle d'un de nos patients, celle de Pierre, de Pauline, de monsieur Tremblay ou de Madame Lavoie, celles de ces hommes et femmes, citoyens ordinaires, qui face à une impasse qui perdure, s'attaquant à leur corps ou détruisant leurs liens aux autres, entreprennent une psychanalyse. Celle-ci s'enclenchera véritablement quand l'analysant quittera la position de demande d'aide pour entrer dans le désir de savoir et travailler à la reconsidération des impasses vécues dans sa vie à la lumière des formations de son inconscient. L'analyste sait que ces situations sans issue ne peuvent se résoudre par des stratégies cliniques, même celles du thérapeute le plus chevronné, car elles relèvent de la seule créativité du sujet qui rencontre l'impasse et de la responsabilité qu'il prend de son propre inconscient. Dans l'impasse, l'analyste se fait guide ou témoin. S'appuyant sur sa propre expérience de résolution de l'impasse, il maintient ouvert pour l'analysant l'espace où l'investissement inconscient de la représentation mentale fait son œuvre.

La solution adoptée par Antigone face à l'impasse conduit à sa mort réelle : elle est emmurée vivante. Cette mort dans laquelle, avec son désir, elle se retrouve coupée du lien social, métaphorise la castration qui est au cœur du travail de résolution de l'impasse en clinique. Quand le sujet s'engage dans le dépassement du conflit entre son désir inconscient et l'idéal social où le maintenait le compromis, il voit un mur se dresser entre ce sur quoi, dans le collectif, il appuyait sa vie dans le passé et ce que l'analyse des représentations mentales censurées attachées à son désir inconscient lui révèle. Métaphoriquement aussi, la mort d'Antigone derrière les murs indique la solitude du sujet qui, déterminé à créer un avenir pour son désir inconscient, s'engage, d'une part, dans le questionnement systématique de l'impact mortifère des dictats du collectif sur lui et, d'autre part, maintient sa décision de rompre les entraves imaginaires qui l'assujettissaient jusque-là aux injonctions du surmoi et des idéaux de sa culture. La traversée de la castration suppose une perte nette, une mort aux stratégies de séduction, aux guerres de pouvoir et aux enjeux narcissiques qui refoulaient l'expression de l'objet du désir, cet objet qui pourtant depuis toujours soutenait la cohérence interne de sa vie subjective.

En fait, le récit d'Antigone fait figure d'allégorie de la castration et sa mort est la métaphore du deuil à accomplir pour surmonter l'impasse. Dans une cure analytique l'expérience de la castration suppose la reconsidération de la pulsion de mort, dans toute sa portée, avec ses effets potentiellement dévastateurs tant physiques que relationnels. Elle implique aussi la création d'un futur pour le désir inconscient, en tant que porteur d'une part d'humanité, si infime soit-elle, alors qu'il s'assume et s'impose comme nouveau repère du sens pour le sujet et ouverture sur la liberté de pensée et d'agir.

Conclusion

L'impasse c'est la rencontre d'un « intraitable » (Apollon, 2008), de quelque chose qui ne se soigne pas. C'est un fait humain. L'analyste qui, dans sa propre analyse, a dû inventer pour produire une issue à l'impasse, sait que la responsabilité de créer une voie, une solution provisoire, relève de l'inventivité de l'analysant. Par son désir de savoir, il assiste l'analysant en favorisant le repérage et le déploiement des instances désirantes inconscientes dans sa parole pour que, de là, il puisse repenser sa vie, construire autre chose en renouvelant son jeu. Nous pouvons avancer que bien que la butée sur l'intraitable puisse être choquante, elle se révèle aussi une chance. L'impasse, ce mur infranchissable au moyen des solutions du recevable, peut se révéler favorable pour l'avenir de la

personne qui prend la liberté de créer les paramètres de ce que sera son avenir à partir de ce qui compte le plus pour elle, non pas les enjeux du théâtre de la séduction mais l'empreinte apposée sur son être par son désir inconscient. Une psychanalyse se résoudra là, après le saut dans le vide qui débouche sur l'essentiel, alors que l'assomption de la castration et la responsabilité prise face à l'originalité du désir inconscient révèlent leur efficacité par la possibilité où l'être se retrouve de produire, par son acte et son mode d'être, de l'inédit : ce « jamais vu » qui signe dans le lien social son caractère d'exception.

Références

- APOLLON, W., 2009, *Les enjeux éthiques de l'impasse créée par la mondialisation/Capitalisme, science et psychanalyse*, Livret du Séminaire 2008-2009, éditions du Gifric, Québec.
- APOLLON, W., 2008, L'intraitable, in *La cure psychanalytique du psychotique/enjeux et stratégies*, Éditions du Gifric, Québec, 325-352.
- BERGERON, D., 2008, *Le corps au rythme de la cure analytique du psychotique*, in *La cure psychanalytique du psychotique/enjeux et stratégies*, Éditions du Gifric, Québec, 217- 260.
- BRUN, J., 2006, L'angoisse, *Encyclopédie universelle*.
- DABROWSKI, K., 1967, *La croissance mentale par la désintégration positive*, Éditions Saint-Yves, Ottawa.
- FREUD, S., 1971, *L'avenir d'une illusion*, Puf, Paris.
- FREUD, S., 1981, *Inhibition, symptôme, angoisse*, Puf, Paris.
- JEAN, N., ROULEAU, L., 2009, La castration, *Correspondances, Journal de l'École freudienne du Québec*, 10, 1, octobre.
- JORION, P., 2009, *Comment la vérité et la réalité furent inventées*, NRF, Éditions Gallimard, Paris.
- JOULIA, É., 2008, *Lévi-Strauss/l'homme derrière l'œuvre*, JC Lattès, Paris.
- LACAN, J., 1986, *Le séminaire Livre VII, l'Éthique de la psychanalyse*, le Seuil, Paris.
- LACAN, J., 2004, *Le séminaire Livre X, l'angoisse*, le Seuil, Paris.
- LACAN, J., 1966, *Écrits*, coll. Le champ freudien, le Seuil, Paris.
- LÉVI-STRAUSS, C., 2002, *Les structures élémentaires de la parenté*, Éditions Mouton De Gruyter, Paris.

SARTRE, J.-P., 1968, *La nausée*, Le livre de poche, Paris.

SARTRE, J.-P., 1996, *L'existentialisme est un humanisme*, Folio.

SOPHOCLE, 1999, *Antigone*, présentation par Charles Guittard, Flammarion, Paris.

SERRES, M., 2009, *Temps des crises*, Éditions le pommier, Paris.

ABSTRACT

From crisis to impasse in the psychoanalytical cure

The question of impasse in the treatment and strategies utilized and solutions offered by the clinician to resolve them brings us to take an analytical look at factors that constitute critical situations encountered in the clinical setting. What appears crucial is first the necessity to distinguish moments of crisis from moments of impasse. Often, the demand for analysis is based on a moment of crisis in one person's life, a repetitive and prolonged crisis that the person was unable to solve with the usual means of friendly help and awareness or again with other therapeutics available. For others, a situation of impasse presented itself and left the person in a suspended state of his life, in a breakdown of creativity. In this article, in the light of our own psychoanalytical problem, we will distinguish between the crisis of the impasse by situating it in the logic of this particular and decisive stage of a cure of what is castration. We will identify the possibilities of resolution of the crises as well as conditions to envisage and overcome impasse in a constructive way in a psychotic or neurotic subject.

RESUMEN

De la crisis al callejón sin salida en la cura psicoanalítica

La cuestión de los callejones sin salida en el tratamiento, así como las estrategias utilizadas y soluciones ofrecidas por el clínico para solucionar dichos callejones, nos conduce a observar analíticamente los factores que constituyen las situaciones críticas encontradas en clínica. Nos parece crucial, primeramente, la necesidad de distinguir entre los momentos de crisis y los callejones sin salida. Con frecuencia, la petición de análisis se funda en un momento de crisis en la vida de una persona, una crisis repetitiva o prolongada que la persona no ha podido resolver con los medios usuales de ayuda de amigos y de toma de conciencia o incluso por medio de las diversas terapias accesibles. Para otros, se presentó un estancamiento que dejó a la persona como en

suspenso en cuanto a su vida, carente de creatividad. En este texto, dada la problemática psicoanalítica que tratamos, distinguiremos entre la crisis y el callejón sin salida situando a ambos en la lógica de esta etapa particular y decisiva de una cura que es la castración. Identificaremos las posibilidades de resolución de crisis así como las condiciones para considerar y superar el callejón sin salida de manera constructiva para un sujeto, ya sea psicótico o neurótico.

RESUMO

Da crise ao impasse em um tratamento psicanalítico

A questão dos impasses no tratamento e das estratégias utilizadas e soluções, fornecidas pelo médico clínico para resolver esses impasses, nos leva a encarar de maneira analítica os fatores constituintes destas situações críticas encontradas em clínica. O que nos pareceu crucial é, primeiramente, a necessidade de distinguir os momentos de crise dos momentos de impasse. Frequentemente, o pedido de análise se fundamenta em um momento de crise na vida de uma pessoa, uma crise repetitiva ou prolongada, que ela não pode resolver com os meios comuns de entajada amical e de tomada de consciência, ou ainda pelas diversas terapias acessíveis. Para outra, uma situação de impasse apareceu e deixou a pessoa como em suspenso quanto a sua vida, com falta de criatividade. Neste texto, levando em consideração a problemática psicanalítica que é a nossa, distinguiremos a crise do impasse situando-os na lógica desta etapa particular e decisiva de um tratamento que é a castração. Identificaremos as possibilidades de resolução de crises, assim como as condições para encarar e ultrapassar o impasse de maneira construtiva em uma pessoa, seja ela psicótica ou neurótica.